

La grande commune

Autor(en): **Charvoz, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **18 (1917)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750530>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous avons appris tout autre chose à l'école, dans les livres et dans les mille expériences de notre vie. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours nous avons recueilli quelques grandes vérités, que cette guerre ne saurait nous faire oublier. Les plus grands cataclysmes ne durent qu'un temps; le travail humain dure toujours. La haine détruit, l'amour seul bâtit. Les monuments des plus grands conquérants sont tombés en poussière ou ne sont plus que des curiosités; mais Socrate condamné à la ciguë demeure, et Dante le banni, et Pascal le malade, et Kant le solitaire. Ces hommes, et mille autres avec eux, sont nos maîtres en humanité; lorsque la vie était normale, il n'y avait aucun mérite à les suivre; c'est aujourd'hui qu'il faut faire la preuve dans l'épreuve, qu'il faut, avec eux, boire la ciguë, supporter l'exil et la solitude, et attendre de toute son âme la lumière éternelle qui percera les ténèbres.

Une paix durable et féconde ne saurait naître dans l'ombre des compromis. Il lui faudra des sanctions très nettes; mais après, il lui faudra aussi un grand effort vers la fraternité. — Répudions tous les louches pêcheurs en eau trouble, et tous ces impatientes auxquels la paix importe plus que la justice et la liberté; mais sachons aussi vaincre la haine, toujours fatale à ses victimes. Avant la guerre, je me disais, je me sentais Européen; depuis que Wilson a parlé, mon cœur s'est mis à battre pour la terre entière. Wilson a su dresser le phare qui nous sauvera de Charybde et de Scylla.

LAUSANNE

E. BOVET



LA GRANDE COMMUNE

CRITIQUE DE *LA VIE COMMUNALE EN VALAIS*
DE M. COURTHION

Sous le titre de *La vie communale en Valais*, notre excellent ami M. Louis Courthion a publié dans la *Revue Wissen und Leben* (Nos. 3 et 4-1916) une belle étude, extrêmement intéressante, sur Bagnes, la plus grande Commune de la Suisse.

Nous qui vivons, depuis de longues années, la vie de la population qui habite cette vallée, nous nous faisons un plaisir, sinon un devoir de reconnaître la parfaite exactitude de beaucoup d'observations de notre ami, dont le talent critique et analyste a pu se donner là libre carrière.

Toutefois l'auteur de *La vie communale en Valais*, dont l'esprit positif ne cherche que la vérité objective, ne nous en voudra pas de relever ici quelques erreurs qui, à notre avis, déparent son excellent travail, erreurs involontaires sans doute qui proviennent d'observations peut-être hâtives ou de faux renseignements.

Relevons tout d'abord la citation de M. le chanoine Bourban sur laquelle se base une partie de l'étude de M. Courthion: „il y a là un peuple à part. Le petit nombre, une population de 4500 à 5000 âmes, habite la vallée. Le reste est dispersé dans le monde entier.“

Qu'en quelque sorte il y ait là un peuple à part, rien n'est plus juste. Tout groupement d'êtres vivants, dont l'habitat est spécial, prend au bout de quelques générations des caractères spéciaux: c'est là un phénomène d'adaptation au milieu, bien connu des biologistes, que l'on rencontre dans le monde végétal comme dans le monde animal. L'homme, organisme physiologique ou organisme social, n'échappe point à cette loi. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'un petit peuple, vivant depuis des générations dans une vallée profonde, séparé de ses semblables par de hautes montagnes qui entravent les communications, ait pris des „plis“ moraux et intellectuels caractéristiques. Le contraire serait surprenant. C'est du reste là un phénomène qui n'est point spécial à la vallée de Bagnes, mais que l'on peut observer dans tout groupement social vivant à l'écart: peuples à part par exemple, en Valais, ceux des vallées d'Hérens, d'Anniviers, de St-Nicolas du Lœtchenthal, pour n'en citer que quelques-uns. N'insistons pas.

Par contre, affirmer que le petit nombre (4500 à 5000 âmes) habite la vallée tandis que le reste — le grand nombre alors — „est dispersé dans le monde entier“ est une affirmation tellement exagérée qu'elle eut dû frapper d'étonnement un esprit aussi avisé et aussi clairvoyant que celui de notre concitoyen M. L. Courthion! Jamais Bagnes, à notre connaissance, n'a dû atteindre le chiffre de 5000 habitants. Et l'immense majorité de ceux-ci n'a jamais quitté son habitat d'origine. Les ressortissants de la grande vallée, fixés en Afrique, se comptent sur les cinq doigts de la main. Nous n'en connaissons pas un, *pas un seul* qui se soit fixé soit en Asie, soit en Océanie... Par contre une certaine expansion s'est faite, en proportions minimales du reste, vers l'Amérique, dans quelques régions spéciales, Etats-Unis, Canada, La Plata, et c'est tout.

En Europe même, les Bagnards ont été attirés vers deux ou trois centres importants, par quelques villes tentaculaires, gouffres qui attirent des courants venant de toutes les régions de la terre, Londres, Rome, Paris! La plupart des Etats européens et la plupart des capitales mêmes ne comptent pas un seul ressortissant de la grande vallée. Donc cette „dispersion dans le monde entier“, quand on examine la situation de près, se ramène à une simple expansion normale et même, disons-le, aussi modeste que délimitée.

Passons à un autre ordre d'idées. La piquante description de la sortie des offices, quoique d'une teinte un peu vieillote, est en partie encore fort exacte. Mais certaines exagérations détonnent quelque peu au détriment de la réalité. Ainsi, s'il est parfaitement vrai que, le dimanche, le juge de paix est poursuivi jusqu'à sa table par des gens pressés de se concilier, c'est par contre un fait extraordinairement rare — si pareil fait a jamais existé — „qu'un différend de cinquante centimes les tiendra divisés à perpétuité.“ C'est là faire du Bagnard pacifique et placide, un chicaneur qu'il n'est évidemment pas.

M. Courthion se trompe aussi lorsqu'il traite le Bagnard d'„ergoteur“. Quoiqu'en pense notre ami, qui a été induit en erreur par des apparences, nous ne croyons pas que nos concitoyens méritent ce qualificatif. Certes oui, ils sont généralement fins, raisonneurs, timides et surtout curieux à l'excès. Ils placent assez souvent, il est vrai, au cours d'une conversation à laquelle ils assistent silencieux, une courte interrogation, qui paraît facilement déplacée à ceux qui méconnaissent leur diplomatie, mais dont le résultat est parfaitement bien cal-

culé dans leur esprit. Ils cherchent par là, pour l'ordinaire, „à tirer les vers du nez“ du parleur qu'ils questionnent et qu'ils vont juger bientôt avec quelque sévérité.

Il est bien inutile d'insister, car M. Courthion constate lui-même qu'il y a chez le peuple de Bagnes des tendances autrement profondes qu'un simple travers d'ergoterie. Il relève en effet, avec beaucoup de raison, le phénomène quelque peu spécial à Bagnes (en Valais) de convictions d'une philosophie frondeuse et sceptique, persistant à travers plusieurs générations, sous formes „d'académies philosophantes, de clubs ou cercles indépendants, antireligieux ou a-religieux“. M. Courthion fait remonter l'origine de cet état d'esprit à l'émancipation politique du Bas-Valais à la fin du XVIII^e siècle. Mais il sent très bien que ce mouvement de révolte intellectuelle a des racines bien autrement profondes, puisque, selon lui, la Révolution politique rencontra là „un champ propice à ensemercer d'où n'ont cessé de surgir des tiges plus résistantes.“ Notre ami entrevoit même clairement la cause lointaine et réelle de cet état d'âme social lorsque, non sans une grande délicatesse, il effleure la réaction que dut produire la longue domination temporelle que les abbés de St-Maurice ont fait peser sur la vallée de Bagnes (depuis 1150). — Toute pression produit une résistance. Tout autoritarisme engendre une opposition, latente ou aiguë, philosophique ou politique, religieuse ou antireligieuse, suivant les circonstances variées et variables du milieu ambiant. Bagnes a donc dû réagir contre la domination du pouvoir temporel. Des protestations, des sentiments de rébellion ont dû se manifester dont, malgré ses profondes lacunes, l'histoire a conservé quelques échos: rebelle ce comte de Montagner brûlé comme sorcier et alchimiste vers le XIV^e siècle. Rebelles ces hérétiques du XVII^e siècle que l'autorité soumet *manu militari*. Rebelles ces paysans révoltés qui au XVIII^e siècle saccagent brutalement la maison abbatiale. Rebelle aussi, intellectuellement, ce capucin, le P. Bogoz, qui, à l'encontre des volontés de l'abbé, seigneur temporel, fonde une école séculière d'où les religieux de St-Maurice sont exclus de l'enseignement. Rebelles ces intelligences qui accueillaient la Révolution comme une délivrance.

Devant ce phénomène d'une opposition constante qui, sous des apparences diverses, se manifeste de siècle en siècle, les individualités ne sont plus, comme M. Courthion le dit si bien du reste, que les „interprètes“ de leur milieu social.

Encore que notre ami nous donne de „ces tiges plus résistantes“ une idée un peu simpliste et comme rétrécie dans son cadre étroit. Loin d'être des produits exclusivement indigènes, dont l'horizon intellectuel s'arrêtait aux montagnes bordant leur vallée, ces „interprètes“ avaient tous plus ou moins voyagé; leur pensée, d'une façon ou d'une autre, s'était mise en communion avec les aspirations de leur temps, malgré les chaînes des Alpes qui abritaient si religieusement le vieux conservatisme valaisan. Pour ne citer que les quelques exemples évoqués par notre ami, Louis Gard, remuant, frondeur et croyant, avait beaucoup voyagé et, en revenant de ses pérégrinations, il était bien un fidèle écho de la période de 1830. — Maurice Gaillard, dont la philosophie positiviste, murie au contact des exilés de 1848, débordait les vues timides des dirigeants du Valais, se nourrissait non seulement des aspirations généreuses de cette époque, mais il fut, un peu plus tard, en Suisse, un des rares premiers disciples du matérialiste Büchner, dont le livre *Force et Matière* bouleversait, en ce moment, les conceptions de la jeunesse universitaire européenne. Et, présentement, Maurice Charvoz, dont le rôle est beaucoup plus modeste, ne se confine pas cependant à être un „fervent lecteur“ de trois ou quatre auteurs matérialistes (Carl Vogt, Feuerbach, Häckel). En sa bibliothèque voisinent des auteurs de tout pays et de

toutes conceptions: Sergi et Spencer, Ibsen et Zola, Darwin et Guyau, Léopardi et Byron, Carducci et Shelley, Berthelot et Proudhon, J. de Maistre et Bakounine, Max Nordau et Tolstoï. L'abbé Moreux y coudoie Elisée Reclus, et la Bible le Coran. Ou je me trompe étrangement, ou bien cette diversité d'auteurs indique une autre culture que l'adoration fervente du pur matérialisme scientifique, tant intéressant soit-il!

M. Courthion me paraît être aussi le jouet d'une facile illusion personnelle lorsqu'il affirme que „Bagnes demeure le point central des préoccupations des Bagnards“. Evidemment, le pays natal tient partout une large place dans le cœur des hommes; les ressortissants de la vallée de Bagnes n'échappent pas plus que leurs semblables du monde entier à cette loi de la persistance des impressions premières. Mais de là à en faire une caractéristique distinctif il y a loin. Il existe certainement des individualités chez lesquelles l'empreinte du pays natal est particulièrement développée. Tel est, par exemple, le cas de M. L. Courthion lui-même dont presque toute l'activité littéraire pivote justement autour du Valais et surtout de la vallée de Bagnes. Nous sommes, certes, bien loin de lui en faire un reproche puisque nous sommes un des admirateurs de son talent et de ses travaux. Mais il ne doit pas oublier que ses goûts ne sont pas ceux de tout le monde. Il nous serait facile, du reste, d'infirmier son affirmation trop catégorique en citant de nombreux exemples et observations. Qu'il nous suffise de rappeler les deux écrivains et poètes bagnards, Besse Deslarzes, père et fils, qui n'ont presque jamais parlé de Bagnes dans leurs écrits.

Nous aurions encore à contester „l'humeur vagabonde et itinérante“, que notre ami prête trop facilement, à notre avis, à ses concitoyens. A part une infime minorité, le gros du peuple de Bagnes est même remarquablement sédentaire, fixé au lopin de terre paternel, adhérant pour ainsi dire à la chaumière de ses aïeux. Les „itinérants“ sont une exception, formée de déracinés, emportés par les remous de la lutte pour la vie, ou aussi par la curiosité juvénile.

La peinture de l'autonomie locale est, en somme, bien exacte; la critique ne pourrait y glaner que des détails insignifiants à rectifier.

Si donc il est vrai que le „microcosme“ bagnard a pu se suffire longtemps à lui-même dans le passé, s'il a pu vivre isolé autrefois, il est aujourd'hui de plus en plus entraîné dans le grand tourbillon de la vie moderne. Le machinisme a détruit les petits métiers jusque dans les profondes vallées des Alpes. L'évolution sociale emporte dans son vaste et irrésistible courant toutes les autonomies locales, abritées derrière les monts, dans les creux de vallées solitaires qui, bon gré malgré elles, ressentent à leur tour toutes les trépidations de la grande vie collective. Pas plus qu'aucun autre peuple, le peuple de Bagnes ne peut désormais vivre isolé, fût-il cuirassé d'un triple conservatisme: il est pris par le vaste engrenage social dont le mécanisme imposant entraîne toutes les résistances et tous les individus. Pas plus qu'aucun autre type humain le Bagnard intelligent ne peut confiner ses goûts, ses aspirations et ses idées dans le cercle restreint de sa vallée natale. Il doit voir — et il voit avec curiosité — ce qui se passe par delà les monts, dans le vaste monde. Il s'intéresse tout comme un autre, à la vie collective et à l'activité générale de la planète.

LE CHABLE (Valais), 10 décembre 1916 MAURICE CHARVOZ

